

La complexité dans la pensée de Freinet

(conférence d'ouverture du congrès de l'ICEM 2005)

Nicolas Go

Mes camarades et moi n'avons d'autres ambitions que d'œuvrer à même la vie, et de tâcher de jeter les bases d'une pédagogie d'action que je me suis appliqué à reconsidérer dans « L'Éducation du Travail ».

Replacer tout notre processus vital sous le signe de l'expérience permanente et complexe qui est seule souveraine.

C. Freinet, « Essai de psychologie sensible ».

Je devrais, en toute logique, vous parler de mes recherches en cours sur la théorisation de la complexité en éducation. Mais j'y ai renoncé : un livre fera bien l'affaire pour qui aura envie de le lire. Il m'a paru beaucoup plus intéressant d'essayer de revenir, une fois de plus, sur la pensée de Freinet lui-même, pour tenter de comprendre, avec vous, comment il a posé le problème. Je le lis depuis maintenant 30 ans, et son œuvre a résisté à toutes les mises à l'épreuve : celle de champs autres que celui de l'éducation, celle de la philosophie, et même, celle d'autres civilisations où j'ai pu rôder. Jamais, je n'ai éprouvé le sentiment qu'elle était dépassée, ni même décalée. Bien mieux, je ne cesse de m'étonner de la profondeur de vue qui, à chacune de mes nombreuses relectures, se révèle toujours plus riche en recels. Bref, je n'hésite désormais plus à le dire : Freinet était non seulement un très grand éducateur, mais aussi, de façon certes singulière, un véritable philosophe de l'éducation. Il ne démérite pas (je pense à *L'éducation du travail*) aux côtés de Montaigne, Erasme, ou Rousseau. Il a même une avance sur eux : une expérience concrète à longue portée. Mais en revanche il faut le reconnaître, il n'a pas à proprement parler conceptualisé, parce qu'il avait beaucoup plus urgent à faire, et parce qu'il se méfiait des intellectualismes arrogants et de leurs ratiocinations. Son travail reste donc disponible à un prolongement, et il me semble porter la promesse d'une philosophie à venir, peut-être déterminante. Mais pourquoi d'une philosophie seulement ? Parce que les tâtonnements de l'Ecole Moderne se sont faits au plus près de la réalité, parce que les techniques et les outils ont été élaborés en réponse aux phénomènes du quotidien, parce que l'observation fine, et collectivement mise à l'épreuve des

processus d'apprentissage, a prolongé les intuitions premières de Freinet (elles-mêmes issues de l'observation du réel), tout cela semble bien aujourd'hui s'accorder avec les très récentes avancées de la science. Et si, pour l'heure la science ne s'intéresse pas à Freinet, le mouvement Freinet s'intéresse à la science, en attendant une future collaboration avec des savants de bonne volonté. Un récent ouvrage de vulgarisation en neurobiologie de Jean-Pierre Changeux, par exemple, publié en 2002, intitulé *L'homme de vérité*, rejoint en de multiples points les savoirs empiriques que nous avons pu constituer¹. Quant aux sciences de la complexité, en particulier en biologie² et en thermodynamique³, elles ouvrent des perspectives très encourageantes de modélisation de nos pratiques éducatives complexes. Sans parler de la didactique⁴ qui a forgé depuis quelques années des outils très performants pour l'explication et la critique de notre « pédagogie ». Loin d'être dépassé, le mouvement Freinet est entièrement tourné vers l'avenir, et les potentialités, pour peu qu'on s'en donne la peine, sont immenses : philosophie, sciences, didactique. N'oublions pas les nécessaires travaux historiques et d'archivage qui s'imposent.

Oui mais voilà : Freinet n'était pas un théoricien, ni un scientifique, ni un philosophe. Il a essentiellement, en coopération avec ses compagnons, fait œuvre pratique. Son œuvre théorique, que je tiens personnellement pour un travail de génie, utilise néanmoins un vocabulaire bricolé, intuitif, métaphorique, contient souvent plus d'exemples et d'images que d'argumentation, se réfère à un monde rural et technique aujourd'hui considérablement modifiés, pour ne pas dire disparus. Il ne s'adressait ni aux philosophes, ni aux scientifiques (même s'il appelait leur collaboration de ses vœux), mais aux simples éducateurs du peuple et aux parents. Il a mis en œuvre quelque chose comme une « pensée sauvage ». Cela n'invalide rien, et je ne doute pas que la méthode naturelle soit encore très en avance sur tout ce qui se pratique de nos jours dans les écoles, y compris sous l'auspice des sciences de l'éducation. Non, cela n'invalide rien, et je ne cesse d'apprendre quelque chose à chacune de mes relectures. Cela signifie que l'œuvre doit être poursuivie, dans la fidélité aux fondements, et dans l'exploration critique des perspectives ouvertes et en devenir.

¹ On pourra aussi lire, en collaboration avec Paul Ricoeur, *La nature et la règle*, ou encore *Raison et plaisir*, également chez Odile Jacob.

² Lire par exemple de Henri Atlan, *Le cristal et la fumée*, éd. du Seuil, 1976.

³ Et de Ilya Prigogine, *Thermodynamique*, Odile Jacob, 1999, et surtout *A la rencontre du complexe*, PUF, 1992.

⁴ Voir les travaux pionniers (en mathématiques) de Guy Brousseau, notamment la *Théorie des situations didactiques*, La pensée sauvage éditions, puis de Yves Chevallard (*La transposition didactique*, même éditeur), et, en ce moment, de l'équipe de recherche de Gérard Sensevy (IUFM de Bretagne).

Freinet a inventé une éducation dans la complexité qu'il voulait révolutionnaire, il n'a pas démerité. Nous sommes ses héritiers, et nous ne devons pas non plus démeriter. Voyons donc brièvement de quoi il en retourne.

Le contexte

C'est dans le contexte de la seconde guerre mondiale que Freinet, « dans les cellules de prison, des baraquements des camps de concentration, dans le chalet alpestre où [il se] réfugiait, face à la splendeur des neiges et plus tard dans l'action du maquis⁵ », a écrit coup sur coup ses œuvres majeures, *L'éducation du travail*, *l'Essai de psychologie sensible*, puis, *L'Ecole moderne française*. Respectivement philosophie, épistémologie puis pédagogie pratique, il couvre ainsi par ses écrits, en quelques années, tout le champ de l'action éducative. La correspondance récemment éditée par Madeleine Freinet, montre que c'est dès octobre-novembre 1940, à l'hôpital de Privas, qu'il a conçu le projet et les premiers éléments de son œuvre écrite. « J'ai écrit ces pages, précisera-t-il, sans le secours direct des livres, n'ayant à ma portée que ma plume et les cahiers qui furent les plus fidèles compagnons de ma pensée profonde. Par ailleurs, oeuvrant sous le signe de l'autodidaxie, je n'ai jamais travaillé en écolier ou en disciple⁶ ». Autant dire que cette œuvre est l'effort authentique de théorisation *a posteriori* d'une « expérience profonde et complexe, au cours de 30 années de militantisme pédagogique », le résultat de la recherche empirique. Loin d'une spéculation théorique, nous nous trouvons là en présence d'un bilan, qui en même temps jette les fondements de ce qui, je l'espère du moins, pourrait devenir une référence majeure pour les années, les siècles peut-être, à venir, lorsque, ayant épuisé les prétentions d'un académisme qui n'en finit pas de renaître, il nous faudra revenir à des savoirs premiers. Il y a entre l'Ecole Moderne et le monde de la recherche académique, un fossé difficile à combler, que Freinet expliquait, bien avant les travaux de Bourdieu, de la façon suivante : « Il est toujours difficile, pour le primaire formé à l'épreuve des faits, de faire irruption dans le monde fermé d'une culture spécialisée. Sa présence au milieu des initiés, pour autant qu'on veuille bien la remarquer, risque à tout instant d'alimenter le ridicule, et, dans le meilleur des cas, de susciter le scandale qui a tôt fait de régler son compte à l'intrus. [...] Je sais le poids de leur silence et aussi celui, plus relatif, de leur docte savoir avec lequel je me suis en vain loyalement colleté⁷ ». Il appelait pourtant de ses vœux une réconciliation, espérant voir s'enrichir ce qu'il

⁵ *Essai de psychologie sensible*, « Avant-propos ».

⁶ *Idem*.

⁷ *Idem*.

appelait sa pédagogie expérimentale et humaine, « de la vaste expérience des chercheurs, de leurs découvertes personnelles et aussi de leurs critiques autorisées⁸ ». Le temps est sans doute venu pour une telle rencontre, à une double condition : que les praticiens Freinet s'ouvrent au monde de la recherche, et acceptent de mettre leur pratique à l'épreuve critique, et que les universitaires descendent de leur chaire (comme les instituteurs ont su descendre de l'estrade) pour considérer loyalement la singularité de nos classes. Nous avons, pour tenter d'explorer la possibilité d'une nouvelle recherche coopérative, initié cette année dans la durée du congrès des « labos », qui seront prolongés dès septembre par la création d'un chantier, à quoi s'ajoute un début de collaboration avec l'INRP. Nous verrons bien de quoi nous sommes capables. Bien, il est temps maintenant d'aborder le problème de la complexité selon Freinet.

Les fondements

La pensée et l'action de Freinet sont indissociablement politique, philosophique et pratique. Pourtant, il est une question, essentielle entre toutes, qui détermine l'ensemble de son existence, c'est une contemplation profonde de « la vie ». On a dit et écrit à ce sujet beaucoup d'âneries, dont la première est la condamnation de son prétendu vitalisme naïf. Je préfère ignorer tout cela⁹, pour, en quelques mots, tenter de rendre compte fidèlement de sa pensée.

De quoi s'agit-il ? D'une chose aussi simple que déconcertante quant à ses implications réelles. Je le cite : « *La vie est. C'est le seul fait incontestable*¹⁰ ». C'est une position radicalement matérialiste, qui fait le constat du réel. Quelques lignes plus bas, il s'en explique : « A l'origine, l'homme porte en lui un potentiel de vie, tout comme les variétés infinies d'êtres vivants échelonnés dans la hiérarchie zoologique, tout comme le grain de blé et la plus infime semence, et ce potentiel de vie anime la créature d'un invincible élan, la lance en avant, vers la réalisation puissante de sa destinée ». Pardonnez-moi ces références philosophiques, je ne les multiplierai pas, mais je tiens à évoquer ici l'équivalent, bien sûr dans un autre contexte problématique, par exemple chez Spinoza (le conatus, la puissance d'exister), chez Nietzsche (la volonté de puissance), chez Bergson (l'élan vital). Il est donc avant tout question chez Freinet, comme manifestation de la vie, de « puissance », qu'il définit ainsi : « dans la réalisation de ce processus vital pour la montée normale de l'être,

⁸ *Idem.*

⁹ Qui oserait, de la même manière, défendre une position improbable contre un prétendu vitalisme de Spinoza ou de Nietzsche ?

¹⁰ *Essai de psychologie sensible*, chap. I.

l'individu mobilise un potentiel maximum de vie que j'appellerai puissance¹¹ ». Cela est pour lui une question de « compréhension originelle », à partir de quoi l'ensemble des comportements des enfants pourront être progressivement expliqués, éclairant ainsi l'action des éducateurs. Et c'est de l'ordre des faits : « pour vivre et durer, pour parcourir son cycle naturel dans la réalisation acharnée d'un processus vital dynamique, l'individu réagit aux changements du milieu interne et externe, fait constamment le point expérimental des forces antagonistes afin de rétablir son indispensable équilibre¹² ». Il y a donc un donné de la nature, la vie (que les grecs appelaient *phusis*), mais qui se présente comme un perpétuel devenir, une « évolution dynamique des organismes », qui tendent à accroître leur puissance. Voilà ce qui motive toute l'activité des hommes, et des enfants en particulier. Voilà ce qui constitue pour Freinet le fondement de l'action éducative : créer les conditions favorables pour que chacun puisse accroître sa puissance de vivre. Nous sommes loin, vous le voyez, du projet de loi Fillon. Nous sommes, dans une perspective matérialiste, voire biologique, et au plus près du réel. Par conséquent au plus près de l'essence de chacun d'entre nous. Et de plus, ce qui rend Freinet si accessible, c'est que ces fondements, il ne va pas les chercher, je cite, « dans les livres, – sinon dans les pensées des grands sages – mais dans la vie¹³ » [ce qu'on lui a beaucoup reproché, sans doute parce qu'il ne faisait allégeance à aucun pouvoir]. L'hérésie est à son comble : la vie, les sages, et, pire encore, les sources d'eau fraîche, « dont l'approche reste comme une bénédiction », avec une petite référence aux évangiles ce qui, pour un révolutionnaire, parachève le scandale. On pourrait faire ainsi un inventaire détonnant à la Prévert, mais qui ne signale, malgré les apparences, aucun éclectisme : au contraire, il y a dans tout cela, à y regarder de près, une cohérence, celle de *la complexité*. Cette cohérence, que les esprits analytiques appelleraient incohérente, laisse avoisiner des éléments apparemment contradictoires : par exemple, l'esprit révolutionnaire et la méditation des évangiles, un strict matérialisme et une approche contemplative, une attention vive aux objets techniques (il a introduit le premier l'imprimerie, le cinéma du Pathé Baby) et une observation profonde de la nature, une fascination pour le paysan solitaire et une création coopérative sans précédent, un travail théorique remarquable et une défiance féroce à l'égard des intellectuels... Pour faire simple, je ne mentionne que des couples d'éléments d'ordinaire opposés, mais j'aurais pu aussi bien les contrarier par trois, ou quatre, ou plus encore. Nous sommes au cœur du sujet : cette recherche de la *simplicité* (il aimait se qualifier lui-même de

¹¹ *Ibid.* « Avant-propos ».

¹² *Idem.*

¹³ *Ibid.*, chap. I.

« simple brave homme¹⁴ ») passe nécessairement par la *complexité*. Tiens, encore un paradoxe ! La contradiction n'est qu'apparente. Car qu'est-ce que la recherche de la simplicité sinon l'effort pour se départir de toutes nos vaines constructions mentales et sociales ? Et que rencontre-t-on alors ? Le réel, bien entendu, et tel qu'il se présente à nous (qui en sommes un fragment), c'est-à-dire complexe. Le réel n'a que faire de l'opposition entre ordre et désordre, il se moque bien du besoin des arrogants, de le réduire par supercheries à quelque chose qu'ils puissent contrôler et soumettre à leurs représentations mécaniques ou même paresseuses. Il y a là des nuances de vocabulaire, mais qui renvoient parfois à des monstruositées comme les guerres qu'a connu le vingtième siècle. L'accroissement naturel de la puissance d'exister n'a rien en commun avec l'accroissement politique ou névrotique du pouvoir de domination. *La puissance d'exister* est aussi bien celle de l'enfant qui, par ses tâtonnements dans le texte libre ou la création orale par exemple, comme vient de le montrer Paul par ses enregistrements, se découvre progressivement lui-même et se libère de ce qui l'opprimait dans l'expression-crédation. *Le pouvoir de domination*, en revanche, est celui qui opprime, qui soumet, violente et qui contrôle. La puissance d'exister s'accroît, par inversement proportionnel, à mesure que diminue le pouvoir de domination. C'est pourquoi la pédagogie de Freinet est fondamentalement coopérative : afin que chacun trouve dans le groupe les moyens de son émancipation personnelle et singulière. C'est pourquoi elle est aussi complexe : précisément parce que cette émancipation ne peut être que singulière, parce qu'aucune « ligne de vie », pour reprendre l'expression de Freinet, ne ressemble à une autre. Parce que, comme l'affirme à son tour Paul le Bohec, chacun a sa propre « ligne optimale de développement ». On est d'emblée dans la complexité, qui vaut beaucoup mieux que cette catégorie insipide et tant rabattue de « pédagogie différenciée », qui, à force d'être répétée et prétendue, remplace comme un slogan la réalité elle-même et dispense de sa réalisation. On ne peut pas mettre de l'ordre dans 25 ou 30 lignes de vies distinctes, sous peine de les mutiler, ce que l'école fait allègrement aujourd'hui encore. Voilà la raison d'être de la méthode naturelle : organiser la complexité, et je crois que c'est son autre nom : *la méthode de la complexité*, laquelle constitue la marque de fabrique de la « pédagogie Freinet ».

Il y a une autre confusion de vocabulaire, corrélative à celle de puissance-pouvoir, entre les notions de *simplicité* et *simplification*. Vous le comprenez bien : la recherche de la simplicité, celle de la méthode naturelle, plus largement celle, philosophique, de la puissance de vivre, conduit nécessairement à la complexité. C'est la complexité du réel, celle des modes

¹⁴ Par exemple *ibid.*, « Avant-propos ».

d'élaboration des savoirs et celle de la vie. Alors que la simplification, celle des méthodes analytiques par exemple, qui retranchent du réel tout ce qui échappe à leur ordonnancement, conduit inévitablement à des complications de tous ordres. Parmi les plus connues : l'ennui, l'indiscipline, le dégoût du travail et de la connaissance, et tous les effets de la sélection qui s'ensuivent, faisant de l'école populaire une ressource majeure pour les rapports politiques de domination et d'exploitation.

« La vie est » signifie : *travailler en direction d'une plus grande simplicité, pour retrouver et accroître la puissance d'exister*. Cela ne peut être que dans la complexité.

Le tâtonnement expérimental

Bien, précisons encore. Ce processus vital de la puissance de vie d'où part Freinet et où toujours il retourne, se définit par un mode d'élaboration qu'il appelle le « tâtonnement expérimental », et qui exprime ceci : le devenir des êtres vivants ne se fait pas sans encombre, il n'est pas tracé d'avance, il rencontre sans cesse de multiples obstacles. Il lui faut donc *s'inventer*, mais pas au hasard, pas n'importe comment, mais à tout prix. « Cette nécessité de l'expérience tâtonnée, et l'urgence de trouver une solution qui permette à la vie de continuer, expliquent l'imperfection, l'irrationnel, le baroque parfois des solutions adoptées¹⁵ ». Voilà qui chagrine les esprits ordonnés, et les bricolages enfantins, comme ceux d'ailleurs de la nature, ont souvent de quoi étonner. L'évolution doit se réaliser conformément aux nécessités intérieures de l'individu, afin qu'elle soit une véritable conquête. Elle se réalise en négociant avec tout ce qui résiste, c'est-à-dire le réel tout entier, ou, comme dit Freinet, le « milieu », où elle trouve en même temps les moyens de le faire. Selon lui, tout ce qui vit suit la « loi universelle » du tâtonnement expérimental. Je ne vais pas en faire ici l'élucidation, qui fera l'objet d'un atelier dans ce congrès. Je voudrais simplement proposer ceci : *la méthode naturelle, c'est la méthode (complexe) qui organise des conditions favorables pour le tâtonnement expérimental individuel (dans la coopération), permettant aux enfants d'accroître, par le travail, leur puissance d'exister*.

Mais pourquoi « complexe » ? Pourquoi contester la validité de ces techniques d'enseignement qui isolent les éléments au sein du processus, afin d'assurer avec plus de rigueur les apprentissages ? Pourquoi contester les leçons, les manuels, et jusqu'aux situations-problèmes, aujourd'hui si universellement reconnues ? Pourquoi considérer avec méfiance les étonnantes avancées de la didactique des disciplines, dont tout le monde

¹⁵ *Ibid.* chap. IV.

s'accorde à reconnaître la pertinence ? La raison est aussi simple que radicale : parce que l'instituteur Freinet n'est pas simplement un instructeur, qui vise la construction des savoirs organisés en disciplines scolaires distinctes, livrés aux évaluations institutionnelles, mais un éducateur, dont toute la pédagogie, je cite, « visera justement à conserver et à accroître ce potentiel de vie que les méthodes traditionnelles entament jusqu'à l'éliminer parfois¹⁶ ». Parce que ce ne sont pas les exigences ministérielles qui priment (elles ne constituent que l'un des nombreux recours-barrières de la société et du milieu), mais les nécessités impérieuses de la vie. Par suite, parce que les faits sont têtus, parce que le réel résiste, parce que la nature est ce qu'elle est, parce que la réalité prise dans sa totalité et dans son mouvement est complexe, il faut bien que la pédagogie le soit aussi, au risque de l'incertitude. Freinet était bien conscient de cette difficulté, et c'est pourquoi il s'est détourné d'une prétention démiurgique à tout expliquer et tout contrôler. « L'être en mouvement, dit-il, se conçoit intuitivement, mais il est autrement difficile d'en expliquer logiquement le mécanisme ; la vie se sent, mais il est bien délicat d'en découvrir les règles et les lois. [...] C'est la difficulté à trouver une technique d'étude de l'être en mouvement, la relativité complexe des résultats obtenus, la commodité au contraire de l'étude analytique et statique qui expliquent les tâtonnements¹⁷ » de notre pédagogie. Voilà la position de Freinet et de ses compagnons : pour dépasser l'extrême difficulté d'une recherche scientifique appliquée à la vie en mouvement, plutôt que d'attendre une improbable rapide avancée de la science dans ce domaine, et pour ne pas mutiler le complexe de l'individu au sein du milieu, il reste le recours au bon sens et aux tâtonnements intuitifs et empiriques. Il n'est pas difficile de renoncer à ce qu'il a appelé une « fausse science », au profit de cette « vaste entreprise coopérative aux milliers de laboratoires vivants », pour devenir « l'aile marchante et expérimentale du progrès scientifique ». Freinet n'a pas voulu d'une recherche académique, il a préféré œuvrer à même la vie, et jeter les bases solides d'une « pédagogie d'action ». Il n'a ni postulé, ni théorisé la complexité, il a rencontré le complexe individuel et social à travers les problèmes multiples que lui a posés sa pédagogie de l'action. La loi universelle du tâtonnement expérimental a ainsi également guidé le travail coopératif des pionniers.

¹⁶ *Ibid.*, chap. I.

¹⁷ *Ibid.* chap. II.

Le complexe du milieu

Faisons, avant de poursuivre, rapidement le point. Premièrement, *la vie est*, ce qui signifie simplement que l'être vivant naît, grandit, fructifie puis décline et meurt ; deuxièmement, dans le mouvement de ce processus, l'individu déploie un potentiel maximum de vie, que Freinet appelle *puissance* ; troisièmement, pour vivre et durer, pour effectuer cette puissance, pour réaliser son cycle naturel et dynamique, l'individu réagit aux changements et aux contraintes du milieu interne et externe afin de maintenir son équilibre et d'accroître sa puissance de vivre ; quatrièmement, cette activité d'adaptation et de création se réalise par le processus de « tâtonnement expérimental » dans la complexité du milieu ; cinquièmement, le milieu comprend le champ de la société tout entière, et contraint la rencontre entre politique et éducation.

Car ce milieu est lui-même « vivant », c'est-à-dire complexe, multiple, en devenir, il échappe très largement au contrôle de l'individu qu'au contraire il détermine. Il peut être aussi bien hostile et pervers que favorable et efficace, il est même tout cela à la fois. Chacun, par un processus de tâtonnement continu, négocie perpétuellement avec le milieu, afin de satisfaire son impérieux besoin de puissance. Lorsque le milieu est favorable, l'individu accroît sa puissance, lorsqu'il résiste, celui-ci engage des stratégies de résolution, de contournement, de sublimation, de compensation, en puisant dans la complexité des conditions, des « recours-barrières », des « recours personnels » pour satisfaire ses promesses de vie. Il a recours à lui-même, bien sûr, et à toutes ses ressources internes disponibles, mais aussi à sa famille, au contexte social, à la nature, aux autres individus... Il rencontre ainsi une grande multiplicité de contraintes et de recours, d'occasions, d'éléments, d'événements, tissés entre eux de façon inextricable, qui sont la substance de son devenir, le matériau pour la réalisation de ses promesses de vie. Freinet appelle ça le *complexe du milieu*¹⁸. Les tendances de l'individu, orientées par ses réussites et ses échecs, évoluent en « règles de vie », qui sont des habitudes incorporées, mécanisées, et qui peuvent se généraliser jusqu'à conditionner son comportement tout entier, et se transformer alors en « techniques de vie ». Plus elles sont étroites, plus elles sont fragiles ; plus elles sont différenciées et complexes, plus elles sont solides et bénéfiques. Il résulte de ces considérations une conception originale de l'éducation, dont je vous livre la formule : « L'éducation pourrait, en conséquence, être considérée comme l'orientation de l'individu vers les techniques de vie qui lui assurent l'équilibre et la puissance¹⁹ ». Comment cela ? Il suffit de parcourir la suite du texte : « pour cela, le milieu

¹⁸ *Ibid*, chap. XIII, « dans le complexe social, la complexité des recours barrières ».

¹⁹ *Idem*, « dix-neuvième loi ».

lui-même doit être favorable à l'organisation des techniques de vie que nous souhaitons. *Il faut tâcher de réaliser ce milieu*²⁰ ». Je ne voudrais pas que cette idée passe inaperçue, et j'ai bien peur d'avoir réussi à vous endormir. Alors, chers camarades, réveillez-vous ici : « il faut tâcher de réaliser ce milieu », c'est-à-dire le milieu complexe, celui où s'exerce la méthode naturelle, où s'élaborent les tâtonnements personnels (singuliers), celui où se déploie le potentiel de vie. Voilà pour beaucoup la tâche de l'enseignant : instituer un certain milieu favorable à la vie.

L'organisation de la classe par les techniques Freinet (n'oublions pas l'importance de son matérialisme pédagogique) et la coopération (n'oublions pas l'importance des autres et de l'imitation), cela permet la constitution d'un milieu complexe, celui de la classe, ouvert à la complexité du monde ; il favorise et accélère l'expérience tâtonnée dans tous les domaines, grâce aux vertus de la méthode naturelle, laquelle engendre elle-même de multiples phénomènes complexes.

Conditions de la complexité

Qu'est-ce que cela veut dire, « complexe », dans la pensée de Freinet ? Cela signifie principalement deux choses : la première, c'est qu'il n'y a, dans les choses, ni début, ni fin, il n'y a qu'un perpétuel *milieu* ; la seconde, c'est que tout est toujours présent *en même temps*, et *au présent*. Les enfants, pas plus que nous, n'ont envie de remettre à plus tard la jouissance d'exister, ils veulent vivre maintenant. L'éducateur Freinet le sait : non seulement il s'adresse à l'enfant au présent, ce qui est inévitable, mais il s'adresse à lui *pour son présent*. Non pas parce que c'est au programme, non pas pour avoir un diplôme ou un métier plus tard, même pas pour qu'il réussisse à l'école, mais parce qu'il en a besoin ici et maintenant pour *bien vivre*. Je disais que tout est toujours présent en même temps. Nous avons pris l'habitude, en bons rationalistes, de découper, diviser, séparer, hiérarchiser, bref, d'analyser pour mieux comprendre. Mais le réel, quant à lui, résiste. Il reste complexe, quoi que l'on fasse, que l'on pense, que l'on veuille. Quelles que soient les divisions et les hiérarchisations que l'on opère, tout est toujours, au présent, déjà là et en même temps. Et par où que l'on commence, c'est toujours un commencement par le milieu. Alors, pour être au plus près de la réalité (celle de l'enfant notamment), mieux vaut renoncer à cet ordre hiérarchisant des successions et des maîtrises disciplinaires, et rester au milieu, là où les événements se produisent et surgissent, dans l'incertitude du présent. Puisque tout est déjà là en même temps et au présent, on peut commencer par le milieu, c'est-à-dire *par n'importe où*.

²⁰ *Idem.*

C'est en quoi la pédagogie Freinet constitue une rupture radicale avec toutes les autres conceptions de l'apprentissage-enseignement. La méthode naturelle, la méthode de la complexité, c'est *l'ouverture à tous les possibles*. N'importe quoi qui se présente, que l'on appellera « événement », c'est-à-dire ce qui arrive, ce qui surgit, comme partie du réel, contient, au moins en puissance, l'ensemble de ce réel. C'est cela, commencer par le milieu. Par quelque bout qu'on le prenne, quel que soit l'événement, il renvoie, de proche en proche, à l'ensemble de tout ce qui existe. C'est pour cela que la méthode naturelle consiste à tout accueillir : non pas parce que tout est bon (on ne hiérarchise pas par décret le bon et le mauvais), mais parce que tout est dans tout, parce que tout est relié. Comment pratiquer la méthode naturelle ? En proposant des « langages », comme dit Paul, et en multipliant les occasions. On ne va pas enseigner les maths, on va instruire, dans le langage mathématique qui utilise des chiffres, des signes, des figures, un processus d'expression-crétion-communication dans une communauté de recherche scientifique. On ne va pas enseigner l'activité physique et sportive, on va offrir le langage du corps, qui utilise les infinies possibilités de mouvements en relation avec d'autres corps et des objets, aux tâtonnements créatifs. Et ainsi de suite. Acceptons n'importe quelle création, et examinons, dans un esprit de recherche coopérative, jusqu'où cela nous conduit. Dans un milieu complexe comme celui de la classe Freinet, surgissent ainsi des phénomènes de rétroaction, les activités interagissent les unes sur les autres, les maths s'insinuent dans le corporel, le corporel contamine les maths etc. ; surgissent également des émergences, des créations imprévisibles et qui ne préexistent pas dans les conditions qui les ont permises. A l'image du réel tout entier, une multiplicité de pratiques différentes coexistent en même temps, dans le même milieu. On assiste à un perpétuel mouvement de créations dans l'incertitude, à un processus permanent d'auto-organisation. La méthode naturelle est une culture du mouvement permanent, du risque et de l'insécurité. C'est à cette condition que la vie surgit.

Mais si tout est possible, et qu'on commence par n'importe où, qui est-ce qui choisit ? Qui décide et comment ? Comment, pour reprendre les catégories de la complexité, faire surgir de l'ordre de ce désordre ?

Là encore, la pédagogie Freinet fait rupture : ce sont les enfants qui se déterminent, c'est l'individu, c'est le groupe qui décident. Mais non pas dans ce que l'on pourrait imaginer comme une idéologie de l'enfant roi, ou une pédagogie laxiste qui laisserait les élèves en proie à la spontanéité stérile de leurs conditionnements (ce que l'on qualifie à juste titre de « pédagogisme »). Ils décident, non pas par fantaisie, mais en vertu de ce que Kandinsky a appelé « la nécessité intérieure ». Car ils sont les seuls capables, non pas d'expliquer, mais de

sentir comment s'orientent leurs lignes de vie, ou, pour le dire de façon plus philosophique, vers quoi les porte leur désir. C'est l'une des grandes conquêtes de l'Ecole Moderne, fidèle aux audaces les plus mystérieuses de Freinet, qui ne cessait d'insister : « il faut aller plus profond²¹ » ; dans une sorte de complexité des profondeurs, les tâtonnements se font, non plus, comme pour les apprentissages disciplinaires, sur des objets de savoir, mais selon le même processus, *sur le désir lui-même*. Grâce à l'aide du maître, et grâce à l'accueil du groupe, grâce aux ressources du milieu, l'enfant, par le travail, apprend à se mettre à l'écoute de ce qui surgit en lui des profondeurs, et se laisse guider par les besoins impérieux de sa nécessité intérieure. Il y a là, appliqués au désir, de véritables phénomènes complexes d'émergence, et à longue portée, passant par l'instabilité des fluctuations, des perturbations, jusqu'au seuil critique qui provoque une création soudaine, ou plus simplement un choix souverain, qui ne laisse de nous étonner par sa fière assurance. Pourquoi y a-t-il autant de joie et de rires dans les classes Freinet ? Parce que l'enjeu du travail est la résolution et l'épanouissement des désirs les plus fondamentaux, auxquels on n'accède qu'intuitivement, par d'énigmatiques cheminements tâtonnants, qui reposent sur la complexité de l'être : dans ce travail, l'être n'est jamais divisé, il évolue dans son intime et inconnaissable globalité.

Malgré les apparences, il n'y a rien de métaphysique dans tout cela, c'est même un problème strictement matérialiste. Les termes métaphoriques de profondeur, de nécessité intérieure, d'intuition, d'être, voire de mystère ou d'énigme, n'expriment que l'impuissance actuelle de la science à rendre compte de ce que le travail empirique nous donne à voir. Je ne doute pas, pour ma part, qu'un jour prochain, les neurosciences nous permettront d'abandonner ce vocabulaire très approximatif au profit d'explications scientifiques. Mais nous ne voulons pas attendre, car nous sommes dans une logique d'action. Tant pis pour les théories. S'agissant du désir, le philosophe Gilles Deleuze, d'ailleurs, conteste les prétentions scientifiques de la psychanalyse²². Il récuse l'idéologie de la faute, de la culpabilité, la réduction du désir à des thèmes simplificateurs comme l'oedipe, le papa, la maman... Selon lui, ce qui confirme les postulats de Freinet, le désir n'est pas un théâtre condamné à rejouer les scènes du passé, mais un système complexe d'agencements, une usine à fabriquer, un dynamisme de création et d'invention. Par conséquent, les tâtonnements ne consistent pas à retrouver un être qui serait déjà là et qu'il suffirait de décrypter, mais à instituer un *devenir*. Les lignes de vie dont parle Freinet de préexistant pas, sans quoi l'analyse serait plus efficiente que l'évolution complexe. Elles s'inventent, en s'adaptant aux déterminismes et

²¹ *L'Education du Travail*, chap. 9.

²² Voir l'*Anti-Œdipe*, éd. De Minuit.

conformément au caractère unique de chaque individu. C'est pourquoi la méthode naturelle n'enseigne pas, elle favorise les tâtonnements (qu'on peut appeler processus d'auto organisation) dans l'incertitude et la longue durée. C'est pourquoi ce n'est pas une « méthode ».

Je l'admets, nous n'avons toujours pas de définition de la complexité ce qui, dans la logique argumentative, est une faute. Sans doute parce que, comme le disent Henri Atlan et Edgar Morin, la complexité n'est pas la solution mais le problème. Plus probablement encore, parce que ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas un exercice intellectuel (après tout, ce ne serait pas difficile et ça ferait plaisir aux scolastes), ce qui nous intéresse c'est un effort de vérité, qui assume l'incertitude. Par contre, on comprend bien une chose, c'est qu'il existe plusieurs *échelles de complexité*.

Les échelles de complexité

Je suis obligé d'être très bref. La première échelle, c'est celle du réel tout entier. Ce que, de façon plus simple, nous avons appelé « la complexité du monde », que l'on nomme parfois en philosophie la Nature, en astrophysique l'univers. C'est presque une tautologie que de dire « la complexité du réel ».

Dès qu'on l'interroge, on entre dans un champ disciplinaire, un domaine circonscrit du savoir. Ainsi par exemple, les sciences de la complexité : prenons la théorie des turbulences en météorologie. On distingue une macroéchelle, qui concerne tous les phénomènes au-delà de 100 km d'altitude, une mésoéchelle, de 1 à 100 km, une microéchelle, inférieure ou égale à 1km. De même, les échelles de l'astrophysique et de la physique quantique ne sont pas du tout les mêmes. Qu'en est-il dans notre domaine ?

Il y a l'échelle de ce que Freinet appelait l'environnement, et qui représente en gros tout ce qui dépasse les limites de l'école : la société, la famille, les autres écoles, les autres pays même, le monde du travail, la ville, la campagne etc. C'est très important pour nous, cette macroéchelle, cette macrocomplexité, parce que nous entretenons à ce niveau des échanges permanents par les enquêtes, les classes promenade, la correspondance, le journal, les nouvelles technologies, y compris au travers des sources documentaires. Cela constitue une propriété essentielle de la pédagogie Freinet, que d'être ce que les sciences appellent aujourd'hui un « système ouvert », et qui permet une « évolution complexe ». Parlons dans ce cas de macrocomplexité.

Il y a ensuite l'échelle de la classe, celle de la mésocomplexité. Chaque classe est singulière, et par delà les invariants, qui définissent ce que l'on appelle de façon très large une

« classe Freinet », il y a des phénomènes imprévisibles, des inventions originales, bref, des émergences. La multiplicité dans l'espace et dans le temps des activités, le mode d'organisation (d'auto-éco-organisation) des interactions et les phénomènes qu'ils induisent, peuvent être étudiés spécifiquement. Par exemple, une séance de méthode naturelle ou une réunion de coopérative, qui rassemblent la classe entière, provoquent presque toujours des événements, des phénomènes émergents qui procèdent d'une évolution complexe.

Il y a aussi l'échelle du groupe, engagé dans un tâtonnement ou une recherche, et celle de l'individu, qui relèvent d'une microcomplexité. On peut ainsi étudier l'évolution d'une recherche mathématique, ou une série de textes libres ou de dessins, une séance de création musicale etc. Plus difficilement encore, il y a cette forme de complexité, à l'échelle de l'individu, que je viens d'évoquer tout à l'heure, en quoi consiste la construction des « lignes de vie », l'activité tâtonnante inconsciente du désir. Cette microcomplexité est pratiquement inaccessible à l'étude, mais elle n'en est pas moins réelle, essentielle même.

Toutes ces échelles coexistent bien entendu dans une totalité multiple et plurielle, et toujours soumises à un devenir instable. Elles requièrent toutes des modes d'étude spécifiques, qu'il nous faut désormais travailler à élaborer. Ces études nécessitent des concepts que nous devons pour beaucoup forger. Car c'est selon une méthode complexe qu'il nous faut étudier une réalité complexe.

Faut-il le dire, les instituteurs sont un des facteurs essentiels de cette réalité, et doivent eux-mêmes faire l'objet d'études. L'action du professeur, l'organisation du milieu, son évolution créatrice, la méthode naturelle, constituent de véritables chantiers qui, dans une perspective complexe, et soumis à des outils d'analyse didactique, intégrés dans le projet philosophique de Freinet (dont je voudrais dire quelques mots pour finir), pourraient bien ouvrir la voie à l'Ecole Moderne pour les décennies à venir.

La cohérence dans la complexité

Qu'est-ce qui fait la *cohérence* de cette multiplicité, de cette coexistence des contraires, de cette permanente incertitude, de ces surgissements inattendus, de ces émergences incontrôlables, de cette foisonnante créativité par l'expression, de l'instabilité des devenirs ? Qu'est-ce qui fait la cohérence de cette incohérence organisée ? C'est bien entendu *le travail*, au plus près de la vie et de ses besoins impérieux de puissance. Ce qui nous rassemble tous, dans ce foisonnement complexe, c'est *l'éducation du travail*. Mais un travail désaliéné (c'est tout l'enjeu de la méthode naturelle), un travail noble et au service de tous les enfants de l'école du peuple et de leur émancipation. Ainsi le conçoit Freinet, que je cite à

nouveau : « la joie dans le travail crée alors harmonie, efficacité et bonheur ». Il permet de retrouver les « profondes lignes de vie, les chemins splendides qui conduisent à la communion, non seulement avec les hommes, mais avec la création tout entière²³ ». Voilà sans doute un élément de la pensée complexe de Freinet que l'on oublie souvent, et que l'on néglige peut-être un peu trop à l'École Moderne. C'est une philosophie de la sagesse, qui coexiste avec un réalisme révolutionnaire. Incohérence, à nouveau ? Peut-être le croira-t-on, si l'on ne médite pas assez profondément comme l'a fait Freinet, si l'on ne se tourne pas, comme lui aux moments les plus pénibles de sa vie, vers nos sources.

Freinet un révolutionnaire ? Il le fut, bien conscient que, pour réaliser ce projet d'émancipation du peuple par l'éducation du travail, il fallait affronter les forces conservatrices et de domination. La complexité fait signe en ce sens vers le monde extra scolaire, en direction des exigences politiques, pour la création des conditions générales d'une vie sociale plus juste et d'une école du peuple. Je signale à cette occasion que la conclusion bien connue de son ouvrage *L'Éducation du Travail* « une école par la vie, pour la vie, par le travail » est reprise de la devise laïque de la constitution de 1791, « un gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple ».

Freinet un sage ? Il le fut, bien conscient que faire la révolution n'est pas, sauf exception, une raison suffisante pour vivre. La puissance de vie ne tend pas schématiquement à la politique, elle vous invite à, je cite, « descendre au fond de vous, pour sentir battre la vie », pour « vous élever alors, par la pensée, par l'imagination, par la connaissance, par la bonté, par la communion avec la nature, par les mystérieuses correspondances dont l'art est l'expression, jusqu'à une zone idéale, d'où vous dominerez l'humain enchevêtrement de lignes de vie désordonnées et terre à terre²⁴ ». Le sait-on ? Freinet, en mai 1941 à l'infirmerie de Saint Sulpice, avait conçu une mise en scène des Évangiles en 8 actes, intitulée « le drame de Jésus », qualifiant ses paroles des « plus simples et plus lumineuses qui aient jamais été prononcées²⁵ ». C'est qu'il ne pense pas en noir ou en blanc, il pense en couleurs ; il ne pense pas dans l'univoque ni dans l'idéologie, mais dans la complexité et dans le concret. Affrontant par son action militante, avec une conviction exemplaire et au péril de sa vie, les forces réactionnaires, il lorgnait en même temps vers la beauté de la nature, sur les pas des sages et des bergers, le long des sources et des torrents tumultueux, il scrutait au plus intime, au plus sensible de la vie enfantine, pour libérer, par le travail, la puissance de créer et de joie de

²³ *Essai de psychologie sensible*, chap. V, « Des règles de vie ersatz bénéfiques ».

²⁴ *idem*.

²⁵ Madeleine Freinet, *Elise et Célestin Freinet, correspondance*, PUF, 2004, p. 797.

vivre. Le savoir, pas plus que la politique, n'est pas une fin en soi, et la culture conduit aussi bien vers la barbarie, comme l'ont montré certains nazis très instruits. La connaissance ne trouve à se réaliser que dans la sagesse : « Cette faculté d'aller en profondeur, [...] elle ne suppose pas forcément l'ampleur des connaissances ni la formelle acquisition scolastique. Et c'est peut-être bien l'origine du grand drame humain que cette séparation, et que l'impuissance de la connaissance à mener jusqu'à la sagesse²⁶ ».

On connaît Freinet révolutionnaire. Nous devons poursuivre, avec nos moyens, son œuvre de justice. On connaît Freinet éducateur. Nous devons prolonger, avec toujours plus de travail et rigueur, son œuvre de connaissance. On connaît moins Freinet philosophe. Reprenons sa méditation sur ce désir impérieux et souverain qui essentiellement, tous, nous habite : celui de « la vie complexe et puissante²⁷ », celui de *la joie de vivre*.

²⁶ *L'Education du Travail*, chap. 10.

²⁷ *Ibid.* « Introduction ».